

Les Nouvelles Nourritures

par Marcel BRION.

Oran - Vestin
30 Janvier 1936

« Oh ! tout ce que nous n'avons point fait et que pourtant nous aurions pu faire... penseront-ils, sur le point de quitter la vie. Tout ce que nous aurions dû faire et que pourtant nous n'avons point fait, par souci des considérations, par temporisation, par paresse, et pour s'être trop dit : « Bah ! nous aurons toujours le temps. » Pour n'avoir pas saisi le chaque jour irremplaçable, l'irremplaçable chaque instant. Pour avoir remis à plus tard la décision, l'effort, l'effort... L'heure qui passe est bien passée. Oh ! toi qui viendras, penseront-ils, sois plus habile : Saisis l'instant. »

Telle est la leçon du nouveau Gide, et cet accent s'accorde si bien avec celui de son adolescence qu'il est impossible à ceux pour lesquels *les Nouvelles Nourritures* ont été, entre leur quinzième et leur vingtième année, une manière de bréviaire, de ne pas éprouver en lisant *Les Nouvelles Nourritures*, le même choc, la même émotion que naguère.

Rien ne montre mieux l'unité du caractère et du talent d'André Gide que cette similitude entre deux livres dont l'un se situait au début de sa carrière d'écrivain, dont l'autre marque non la fin mais le sommet d'une œuvre aussi vaste, aussi multiple.

On peut tirer de ce nouveau livre de nombreux enseignements. Il est facile, d'abord, d'y remarquer toutes ces qualités du génie par lesquelles André Gide se place, si aisément au premier rang de la littérature française contemporaine. Qui donc, aujourd'hui, possède une langue aussi simple, aussi forte, aussi musicale ? Il faut remonter aux grands exemples classiques de notre XVII^e siècle pour trouver cette plénitude de la forme, cette pureté, ce merveilleux équilibre de la phrase, cette densité sans lourdeur et sans sécheresse. La phrase de Gide est si naturelle, si exempte de tout effort, de toute affectation, qu'elle garde en même temps la totalité et la saveur d'un fruit.

Dans une époque de générale confusion où n'importe qui écrit n'importe comment, n'importe quoi, le style de Gide apparaît comme une de ces perfections esthétiques, extrêmement rares, extrêmement nécessaires, et dont on ne dit pas assez l'excellence. J'aimerais que les critiques, parfois, ne craignissent pas de parler *métier*. Non pour étonner le lecteur en démasquant devant lui les arcanes de la création littéraire, mais pour bien marquer tout ce qui distingue l'admirable artiste du médiocre tâcheron. Chez un écrivain comme André Gide, l'art suprême est si discret qu'il faut être clairvoyant pour le reconnaître, et je crois qu'il ne serait pas inutile de dire au lecteur : « Écoutez en vous-même cette phrase que vous lisez, éprouvez-en la ductilité, la souplesse musicale, notez le choix exquis des mots si simples et leur agencement sans éclat. Tel est l'art du grand écrivain qu'il ne doit point vous surprendre. Une page aussi sobre, aussi lisse qu'un tableau de Chardin, aussi solide, aussi lumineuse, voilà ce que vous trouverez toujours chez Gide, et je vous prévient que vous rencontrerez rarement la pareille chez un autre écrivain de sa génération ou des générations qui ont suivi la sienne.

Pour qui s'intéresse à la technique, jamais celle de Gide n'a été aussi belle, aussi parfaite que dans *Les Nouvelles Nourritures*. Elle est d'une éternelle jeunesse : aucune trace de lassitude, en lui. Seulement un accent de gravité, qui sans rien lui enlever de sa spontanéité ou de son élan, tempère la fougue juvénile par les nombreuses expériences, artistiques et humaines, de la maturité.

Certains écrivains vieillissent bien, d'autres vieillissent mal. On a beaucoup célébré ces temps derniers, un illustre académicien défunt dont le moins qu'on puisse dire est qu'il écrivait depuis vingt ans des romans dont on souhaiterait, pour sa mémoire, qu'ils n'eussent jamais été publiés, tant ils sont affligeants pour

qui a gardé le souvenir de quelques œuvres magistrales sorties de la même plume. Il serait absurde de parler de vieillesse, à propos de Gide qui paraît animé d'une perpétuelle jeunesse de corps et d'esprit, mais il faut souligner pourtant quelle courbe harmonieuse dessine la progression d'une œuvre où l'on ne rencontre pas un instant de faiblesse, et dont la vivacité, la vertu de choc restent aussi vives aujourd'hui qu'elles l'étaient au moment de *l'Immoraliste*, des *Faux Monnayeurs*, de la *Porte Étroite*.

La même fraîcheur de poésie le soulève. « Je ne saisirai plus les mots que par les ailes. Est-ce toi, ramier de ma joie ? Ah ! vers le ciel, ne t'envole pas encore. Ici, pose, repose-toi. Je suis couché contre la terre. Près de moi, la branche, chargée de fruits éclatants, ploie jusqu'à l'herbe ; elle touche l'herbe ; elle frôle et caresse le plus tendre épi du gazon. Le poids d'un roucoulement la balance. »

Et nous voici ramenés vers l'amour de toutes les choses vivantes. Gide qui avait enseigné à notre adolescence à « jeter nos livres » et à « nous intéresser à tout autre chose plus qu'à nous-mêmes », nous conduit encore vers cette expérience panique de la nature, vers cette fusion de notre individualité dans les choses. « Je ne me plais qu'à ce qui respire et peut vivre » dit-il encore. Tout ce qui est arbitraire, artificiel et de convention, lui est ennemi. L'analyse même qui, sous prétexte de l'observer, arrête la vie et l'immobilise, lui paraît contraire au développement harmonieux de l'être. Et cette sorte de joie effrénée qu'il nous enseigne, cette acceptation heureuse, cette prise de possession du monde, ce sont les seuls moyens qui soient à la disposition de l'homme pour lui permettre de surmonter sa solitude.

On a parfois oublié Gide écrivain, ces temps derniers, pour commenter surtout son évolution politique qui a abouti au communisme. Ceux-là seuls pourront s'étonner d'un semblable geste, qui n'ont pas découvert chez le *grand bourgeois* André Gide, le perpétuel élan d'une générosité que meurtrissent toutes les détresses humaines. « Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur » écrit-il dans *les Nouvelles Nourritures*. On comprend donc qu'il ne s'agit pas, dans cette décision qui a suscité tant de débats, d'un choix *politique* à proprement parler, mais d'un élan humain, élan de la sensibilité autant que de l'intelligence. L'écrivain nous en donne la clef : « Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux. » Comment, après cela, discuter la noblesse d'un acte dont, quelles que soient les opinions politiques qu'on professe, on ne peut manquer d'éprouver la générosité et la grandeur ?

L'évolution de Gide, d'ailleurs, n'est pas terminée. Il y a, dans *les Nouvelles Nourritures*, des pages sur le problème de Dieu que le lecteur attentif fera bien de méditer. Et si le romancier de *l'Immoraliste* n'a cessé de proclamer qu'il faut boire à toutes les sources et apaiser toutes les soifs, on trouvera en revanche, dans son dernier livre, des considérations sur le renoncement dont l'accent pascalien nous touche profondément. « C'est dans l'abnégation que chaque affirmation s'achève. Tout ce que tu résignes en toi prendra vie. Tout ce qui cherche à s'affirmer se nie ; tout ce qui se renonce s'affirme. La possession parfaite ne se prouve que par le don. Tout ce que tu ne sais pas donner te possède. Sans sacrifice il n'est pas de résurrection. »

Ce serait affaiblir l'éloquence sublime de telles phrases que de les commenter. Elle disent assez la grandeur, l'importance, la beauté de ce nouveau livre qui doit être le bréviaire de la maturité comme les anciennes *Nourritures* étaient le bréviaire de l'adolescence.

16